

Figaro- Jeudi 3 dec 2020- supplement litteraire

LE FIGARO. - Henri Quantin, vous êtes un spécialiste des écrivains catholiques du XXe siècle, et avez édité la correspondance de Maritain avec Bernanos, Mauriac, Claudel (1). Que vous a inspiré la découverte de cette correspondance inédite entre Maritain et Massignon?

Henri QUANTIN.- Passé le stade de la curiosité initiale, aiguisée par une préface remarquable, j'ai été happé, ébloui par les lettres de Louis Massignon, qui fait de Jacques Maritain son confident. En les lisant, j'ai compris mieux que jamais le mot de Rimbaud: «Le combat spirituel est aussi brutal que la bataille d'hommes.» Massignon lui-même fait la comparaison en 1916 après avoir demandé à rejoindre le front, alors qu'il avait été engagé comme interprète au Levant. Se cramponnant des deux mains au pied de la Croix, il lutte pour ne pas céder aux fantasmes luxurieux qui le harcèlent depuis que, quand il avait 19 ans, un jeune aristocrate espagnol converti à l'islam et dont il fut l'amant l'a entraîné dans les bas-fonds du Caire. Il est même tenté de penser que sa conversion au Christ en 1908 ne serait qu'une inversion de ses «désirs laids et vains». Pourtant, sa foi n'est pas une sentimentalité ; elle le travaille au corps. Dans ses lettres, il parle de la communion comme d'un rempart contre le mal. Plus tard, cette lutte intérieure s'apaise, et c'est pour les autres qu'il combattra.

En 1913, au moment où ils font connaissance et commencent à correspondre, qui sont ces deux jeunes hommes?

De brillants intellectuels de 30 ans, l'un philosophe, l'autre islamologue, qui ont vécu une conversion radicale quelques années plus tôt. Maritain vient d'un milieu protestant, républicain et athée ; sa conversion sera le dénouement d'une quête intellectuelle. Avec son épouse, Raïssa, juive agnostique, ils avaient fait le vœu de mettre tout en œuvre pour chercher la vérité et s'ils ne la trouvaient pas de se donner la mort. C'est la lecture de La Femme pauvre et du Salut par les Juifs et la rencontre avec Léon Bloy qui les convertissent au catholicisme. Massignon, lui, était le fils d'un sculpteur anticlérical et d'une femme très pieuse, mais, à l'adolescence, il était devenu profondément agnostique. Sa conversion en 1908, alors qu'il est emprisonné pour espionnage et atteinte aux bonnes mœurs, enchaîné sur un bateau qui remonte le Tigre vers Bagdad, fut une vraie nuit de feu, un chemin de Damas, dira Raïssa Maritain.

La conversion de Massignon avait pourtant été préparée par des rencontres importantes?

Oui, trois rencontres. Il dira que l'exemple d'al-Hallâj, sur lequel il faisait sa thèse, un mystique soufi crucifié en 922 par les autorités islamiques parce qu'il prêchait que l'essence de Dieu est amour, avait commencé à le rapprocher du Christ. La rencontre avec Huysmans, ami de son père, fut déterminante également. Présent pendant son agonie, en 1907, Massignon fut témoin que Huysmans avait refusé la morphine pour être uni à la passion rédemptrice du Christ. Massignon, sans doute le seul disciple de Huysmans, restera marqué par cette idée qu'on peut demander à souffrir à la place des autres et pour leur salut. Charles de Foucauld a certainement joué un rôle aussi parce qu'ils avaient correspondu au sujet du Maroc, sur lequel travaillait Massignon. Avant d'être assassiné en 1916 pour avoir refusé de prononcer la profession de foi musulmane, Foucauld l'invita à le rejoindre au désert pour prier parmi leurs amis musulmans, mais Massignon choisit finalement de se marier. Il lui restera, me semble-t-il, une nostalgie du sacerdoce - il finira d'ailleurs par se faire ordonner prêtre dans le rite melkite catholique où la messe est dite en arabe.

Huysmans, Léon Bloy... Deux mentors tonitruants!

L'amusant de l'affaire, c'est que Bloy et Huysmans se sont cordialement détestés. Mais ils avaient un point commun, leur dévotion à Notre Dame de la Salette, qu'ils ont transmise à Maritain et Massignon. Cette Vierge qui pleure sur le monde et dont le message n'est pas écouté est le fil rouge de leur correspondance et ils se sont battus ensemble pour faire reconnaître cette apparition par les autorités ecclésiastiques. On fait de Maritain un grand calme qui ne dit pas un mot plus haut que l'autre, mais il ne cache pas sa déception face aux appels à la prudence de la hiérarchie et parle parfois en digne filleul de Léon Bloy. On le considère aussi comme un homme austère, mais dans sa première lettre à Massignon, il lui reproche d'être trop crispé: «Vous n'êtes pas assez détendu, assez joyeux (...). Refuser les joies que Dieu offre et donne, c'est le grand péché des pharisiens et des protestants.» Il lui rappelle les paraboles de noces et de festins. Et Maritain a ce mot magnifique, lui, ce grand travailleur: «Notre Seigneur est venu apporter des vacances sur la terre» !

Au fond, les circonstances de leur conversion portent en germe leur future vocation particulière?

Oui, elles sont à l'image des fruits qu'elles donneront. Notamment converti par Le Salut par les Juifs, Maritain prendra inlassablement la défense d'Israël. À sa conférence au Théâtre des Ambassadeurs, en 1938, sur l'impossible antisémitisme, sous haute surveillance policière, répondra vingt ans plus tard la conférence de Massignon sur Charles de Foucauld interrompue par des partisans de l'Algérie française qui l'agressent si

brutalement qu'il perdra un œil. Comme l'a dit Mauriac à propos des Maritain, ils étaient des contemplatifs, mais «en pleine bataille». Ils ont cette absolue conscience que la prière est une action, et la prière les pousse à l'action. Massignon multipliera les petites fraternités de prière et de jeûne dédiées aux causes qui lui tenaient à cœur et qui sont résumées dans ses Trois Prières d'Abraham, qu'il disait à l'Angélus trois fois par jour: pour les fils d'Isaac, pour les fils d'Ismaël, pour Sodome.

Pourquoi a-t-on pu dire que Massignon était antisémite?

Ce n'est pas juste. Dès les années 1920, il a milité avec Maritain pour la réconciliation judéo-chrétienne et la cause sioniste ; mais en 1938, il avoue à son ami qu'il a eu une poussée d'antisémitisme. D'une part, parce qu'il craint que l'afflux de réfugiés en France ne dissolve la culture française ; d'autre part, parce qu'il est déchiré par le sort des Arabes de Palestine, où il se rend régulièrement. Plus tard, en 1948, à une époque où il jeûne en union avec son ami Martin Buber le jour de Kippour, il écrira qu'«Israël doit faire passer sa mission spirituelle internationale (qui n'est pas abolie!) avant son retour national en Terre sainte». Il rêvait d'une réconciliation judéo-arabe qui interviendrait comme «une troisième force médiatrice entre le capitalisme atlantique et le marxisme russe» ! Ce n'était pas un homme de parti, il n'était pas binaire. Comme Maritain, il a une vision eschatologique de l'histoire.

Dès sa deuxième lettre, en 1914, Massignon écrit: «Il y a quelque chose à faire pour nos Musulmans français, - que seule l'Église peut faire.» Pendant la guerre d'Algérie, c'est donc en chrétien qu'il agit?

Oui, il ira même plus loin que Mauriac, qui le tancera dans son «Bloc-notes» en disant qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre les Béatitudes... Massignon veut «restaurer en France le sens de la compassion divine». Il visitait les prisonniers nord-africains à Fresnes, réclamait l'amnistie des prisonniers politiques d'outre-mer. Pour lui, l'attitude des colons a provoqué chez des Algériens des actes de contre-offensive inadmissibles, mais si les Français répondent par des actes de même nature, c'est encore plus grave. «Je croyais que le baptême dans le Sang du Christ avait aboli la loi du Talion en Chrétienté», écrit-il en 1957 en s'insurgeant contre la torture. Dès 1954, il avait créé un pèlerinage islamo-chrétien en Bretagne pour prier pour la paix en Algérie. Son idéalisme ne l'empêchait pas d'avoir une perception très aiguë des choses. «Une telle guerre, à coups de napalm, contre le prolétariat algérien jetterait l'islam croyant dans les bras de l'URSS athée», écrit-il en 1956.

Massignon était-il syncrétiste?

Non, mais il était crucifié par le déchirement entre les enfants d'Abraham et, de toute sa foi, il cherchait à créer des lieux d'amitié. Il parlait de sa «vocation de passerelle entre l'Islam et le Christ». Et il ne voyait pas pourquoi on jalouerait et on se priverait des biens spirituels reçus par les autres. La constitution Nostra aetate de Vatican II et les rencontres d'Assise promues par Jean-Paul II l'auraient sans doute réjoui. Je me demande si Massignon a eu conscience que sa vision de l'islam était idéalisée. Lors d'un séjour au Caire, il écrit à Maritain qu'il a été dénoncé par l'université el-Azhar du Caire comme «l'un de ces mystiques dont les scolastiques connaissent les méfaits», mais il met ça sur le compte de l'aveuglement. Dans une lettre écrite de Tunisie à Maritain en 1947, Bernanos juge Massignon naïf. Bernanos est très déçu par sa première rencontre avec l'islam, où il ne voit qu'une perversion de l'Évangile et une foi dégradée. Il s'inquiète de voir le Coran conquérir pour toujours l'Afrique noire et il écrit: «Votre ami Massignon est un homme dont la bonne foi et la bonne volonté sont bien redoutables.»

Massignon était très généreux dans ses amitiés, mais exigeant avec les catholiques...

Oui. À cet égard, sa relation avec Claudel est éloquent. En 1948, Massignon confie à Maritain: «Mes quarante années d'amitié de frère avec PC me brûlent comme une sciatique (...). Voilà où mène la plume blanche, l'habit vert.» Et au moment des obsèques de Claudel avec carton d'invitation, il regrette la «bamboula» populaire de l'enterrement de Victor Hugo. Il parle de la «chute» et du «reniement» de Claudel par «académisme bourgeois». «Faites prier pour lui, demande-t-il à Maritain, car c'est l'immortalité vraie de toutes les âmes qu'il a menées vers Dieu qui est en jeu.» Pour Massignon et Maritain, l'enjeu, c'est la vie éternelle, «l'insertion de l'éternel dans le temporel»